

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 30 Avril 1874.

No. 18.

POESIE.

SCÈNES CHAMPÊTRES.

(Sixième scène.)

LE LABOURAGE ET LE SEMIS.

Bien souvent aux rayons d'un beau soleil d'été
Je dirige mes pas dans un champ écarté ;
Je vais m'asseoir tout seul sous la sombre verdure,
De quelque hêtre, et là, j'observe la nature.
J'observe ce que fait le bon cultivateur
Homme simple, mais noble, et qui garde en son cœur
Les poétiques mœurs de nos heureux ancêtres.
Homme libre surtout, car il n'a pas de maîtres
Qui viennent commander dans son modeste champ ;
Chez lui c'est tout un roi qui fait comme il l'entend.
Il ne s'occupe point de ce que dit l'envie ;
Son travail, son troupeau, lui procurent la vie.
Il ne doit mendier ni regards, ni faveur,
De Dieu seul il attend et richesse et bonheur.

Hier je me portai ver le bois dès l'aurore ;
Là, je pus à loisir tout observer encore.

Aux premières clartés d'un beau soleil levant,
L'écho vint m'apporter les notes d'un doux chant :
C'était le labourer de la côte voisine
Qui, pour semer son champ, partait de sa chaumine.
Il s'envenait monté sur un cheval fougueux.
Son fils en guide un autre ; et les coursiers tous deux
Font retentir les airs de leur course bruyante.
Ils approchent, le bruit à chaque instant augmente ;
Mais, au milieu du champ, je les vois s'arrêter.
Et l'enfant aussitôt commence d'apprêter
Bascule et traits de fer pour traîner le charrue.
L'homme de ses chevaux flatte le flanc qui sue.
Et d'un cordon de lin ayant lié les mords,
Avec soin et vitesse il les attelle alors,
En attachant les traits à leur collier humide.
Puis une rêne en cuir est nouée à la bride,
L'enfant en tressaillant la reçoit dans sa main ;
C'est lui qui doit guider les chevaux ce matin.

Ils les commande enfin ; pleins d'une ardeur égale,
On les voit s'élancer vers la planche finale ;
L'homme plonge le soc qui s'enfonce en grondant.
Le terrain morcelé retombe en gémissant ;
Il fume et l'eau suinte à sa surface unie

Comme fait un sang noir dans une chair meurtrie.
Les chevaux sont penchés sur leurs jarrets nerveux ;
Le collier disparaît dans leur poitrail poudreux,
De leurs naseaux fumants l'air en sifflant s'exhale,
L'enfant en les suivant bondit comme une balle.
Enfin ils sont rendus au centre désiré.
Il faut tourner alors ; l'enfant crie à son gré
Pour se faire obéir du fougueux attelage
Les mots de hue et dia vont dans le voisinage
Soudainement troubler le rosignol peureux
Qui chantait à loisir ses chants harmonieux ;
Mais bientôt revenant sur l'épaisse verdure,
Ou même se plaçant sur la haute clôture
Qui borde le champ vert du prudent labourer,
Il chante de nouveau son hyme au Créateur.

Pendant ce temps on voit l'attelage fidèle
Pecommencer sans fin un sillon parallèle,
En faisant rebondir la terre sous son poids.
Chaque lambeau, semble aux tuiles de nos toits,
S'incline sur celui que la lourde charrue
A renversé d'abord de son aile tordue,
Et remplit le sillon qu'on venait de creuser.
Vers l'autre bord du clos ne cessant d'avancer,
Une planche finie en va vers la suivante,
Et tout semble animé d'une ardeur délirante.

Mais le soleil s'élève, et ses rayons plus chauds
Ont couvert de sueurs et l'homme et les chevaux.
L'enfant ne les suit plus qu'avec beaucoup de peines,
Avec la différence il fait flotter les rênes.
L'écume recouvrant les flancs des deux coursiers
En flocons argentés vient tomber à leurs pieds.

Au milieu du sillon le char bientôt s'arrête ;
Et le père et l'enfant se découvrent la tête
Pour essuyer du bras la sueur de leur front.
Puis, pour se ranimer, à l'ins tant, ils s'en vont
S'abreuver à longs traits dans l'onde murmurante
D'un limpide ruisseau qui près de là serpente.
Et, sur le vert gazon qui recouvre ses bords,
On les voit l'un et l'autre en paix s'asseoir alors.
Et l'enfant, sans tarder, de sa voix argentine
Fait mille questions qu'en son âme enfantine
Il roula bien longtemps, mais sans les pénétrer.
Et son regard perçant va souvent rencontrer
Celui du labourer qui sourit de tendresse.

J. B. Maréchal Bar de la Tr.